

268 Description
d'une chasse
à l'once
par un
écrivain Byzan-
tin.
du XVIII^e siècle
publiée
par M. E.
Millet
in Annuaire
de l'association
pour l'encou-
ragement
des ét. grecques
1872. n° 28

« Plus d'une fois déjà j'ai eu l'occasion de déplorez le mépris injuste qui pèse sur toute la littérature byzantine, et qui semble vouloir condamner à un oubli perpétuel une foule de productions intéressantes à plus d'un point de vue. Une certaine classe de savants ne lit rien qui ne soit ancien, rien qui n'appartienne aux belles époques. Et cependant ces d'aignaux éclectiques, ces gourmets au palais si délicat, ne peuvent nier que dans les écrivains des bas temps on ne trouve souvent des renseignements qui sont de nature à enrichir l'histoire, la philosophie et la langue. Les ouvrages même les plus futiles, en apparence, nous apprennent au moins quelle était alors la situation des esprits et des lettres; connaissance qui ne manque ni d'intérêt, ni même d'un certain charme. « Sans doute, dit Boissonnade dans une de ses préfaces, sans doute je ne suis pas de ceux qui, comme Vilboison, trouvent plus de plaisir dans la lecture de Comnène et de Cédrene

269
que dans celle de Thucydide. J'admire et je cultive les bons auteurs, autant qu'ils le méritent, mais je ne méprise point les plus viciés, parce qu'ils ont un mauvais choix d'expressions, violent les règles de la syntaxe ou font un emploi inintelligent des particules grecques. S'ils contiennent des choses utiles à connaître, pourquoi négliger cette source de renseignements, si peu abondante qu'elle soit?»

La plupart des écrivains byzantins, il faut en convenir, manquent de goût et de critique. Il en est cependant quelques-uns qui se distinguent par la pureté du style et par une certaine élégance. Et lorsqu'à ces qualités viennent se joindre la sagesse de la composition et l'intérêt du sujet, on est heureusement dédommagé de la peine qu'on a prise. Je citerai pour exemple l'opuscule dont je vais entretenir le lecteur.

Il est tiré d'un manuscrit grec conservé dans la Bibliothèque de l'Escurial. Ce manuscrit est un gros volume in-4 en papier de coton, de 536 feuillets, c'est-à-dire de 1072 pages. L'écriture, qui date du troisième siècle,

est très-pâle, très-fine et remplie d'abréviations. Incomplet au commencement et à la fin, il contient un nombre infini d'opuscules inédits, presque tous inconnus et appartenant à des écrivains du douzième siècle. J'en ai donné la notice détaillée dans mon Catalogue des manuscrits grecs de l'Escurial, p. 200 et suiv. Ce sont des discours adressés aux empereurs d'Orient et à d'illustres personnages, des oraisons funèbres, des éloges, des épîtres dédicatoires, des éthopées, des didascalies, etc. Indépendamment de certains noms connus, tels que ceux d'Eustathe, Nicéphore, Basilacas, Grégoire d'Antioche, Michel Choniates le frère de Nicéas, Jean Cimatère, etc., on en trouve une foule d'autres qui paraissent ici pour la première fois, et dont la Bibliothèque grecque de Fabricius ne fait pas même mention. Je citerai Jean Frangopale, Constantin Pantechnès, le rhéteur Michel de Thessalonique, Léon Ballianités, Constantin Psallopule, Jean Castamonite, Manuel Sarantenus, Sergius Colybas, etc. Les auteurs connus que je nommais plus haut florissaient tous au douzième siècle. D'un autre côté, les empereurs, auxquels la plupart de ces dis-

En voici le titre :

« Description d'une chasse aux perdrix et aux lièvres par Constantin Pantechnès, métropolitain de Philippopolis. »

On connaît deux villes du nom de Philippopolis, l'une en Arabie et l'autre en Thrace. C'est de cette dernière qu'il est question ici, puisqu'il s'agit d'une chasse impériale, comme nous le verrons plus loin, c'est-à-dire d'une chasse dont les produits étaient destinés à la table de l'empereur.

Bien que les dictionnaires ne mentionnent point le nom propre Pantechnès, je puis en citer un autre exemple. Et d'abord faisons remarquer que c'est un nom très-bien formé. Eustathe a employé le mot lui-même παντεχνίς, habile dans tous les arts, mot qui peut être rapproché des composés du même genre ἀγολεχνίς, ναυλεχνίς, πομπλεχνίς, ωφέλεχνίς, χυπολεχνίς, γουολεχνίς. Je citerai en passant αὐτολεχνίς, mot inconnu aux lexicques qui ne donnent que la forme αὐτολεχνός.

Voyons maintenant l'autre exemple de l'emploi de Παντεχνίς comme nom propre. Ce nouvel exemple a de l'importance dans la question qui

nous occupe en ce moment.

Le 10 mai 1156, sous Manuel Comnène, un synode s'assembla à Constantinople, dont Eucles Chrysobergès était alors patriarche, et condamna les erreurs de Soterichus Pantégenus qui avait été désigné pour le siège d'Antioche. Les actes de ce synode, provenant de la Panoplie dogmatique de Nicétas Choniates, encore inédite, ont été publiés par le cardinal Mai (dans le tome X de son *Spicilegium romanum*). Parmi les personnages qui ont assisté à ce synode, je trouve un Théodore Pantéchnès, avec le titre de procureur nomophylaxe et attaché à la maison de l'Empereur, *ἐὼν περὶ τοὺς ἐμπροσθεν τοῦ βασιλέως ὑποφύλακτος νομοφύλακος ἰς τὴν αὐτοκρατορικὴν οἰκίαν Θεόδωρος τῷ Παντεχνῷ*. Théodore est évidemment de la même famille que Constantin, et, comme ils sont contemporains, il est permis de supposer qu'ils étaient frères. D'un autre côté, nous voyons figurer dans le même synode le métropolitain de Philippopolis, avec le nom de Théodore. La seule date épiscopale connue avant 1156 nous reporte à l'année 1147, où nous trouvons, d'après un passage de Nicétas

272

Choniates, un Italicus occupant le siège de Philippopolis. Le successeur immédiat de Théodore, du moins dans l'*Oriens christianus* de Le Quien, est Basile II, sur lequel nous avons un témoignage historique se rapportant à l'année 1166. C'est donc entre les deux années 1147 et 1166 qu'il faut introduire Constantin Pantechnès parmi les évêques de Philippopolis; avant ou après Théodore, c'est ce qu'il est difficile de décider, si moins de documents plus positifs. Il va sans dire que j'argumente ici dans l'hypothèse que l'*Oriens christianus* de Le Quien soit aussi complet que possible en ce qui concerne la suite des évêques de Philippopolis, ce que je n'ai eu ni le temps ni les moyens de vérifier; les nombreuses publications qui ont été faites depuis ce savant devront nécessairement enrichir et compléter son ouvrage, et il serait bien à désirer qu'on en donnât une nouvelle édition mise au niveau de la science. Dans tous les cas, je dois être bien près de la vérité, car, de 1144 à 1166, nous connaissons maintenant quatre évêques de Philippopolis: Italicus, Constantin, Théodore et Basile II, ce qui me paraît une liste suffisante

pour un espace de vingt ans.

La description donnée par Constantin Panteleônès présente des qualités bien rares pour une production byzantine: un récit plein de faits et de détails curieux; pas de divagations inutiles, pas de comparaisons forcées ou fatigantes par leur accumulation ridicule, pas d'exclamations emphatiques dissimulant le vide des idées. Un style trop élégant peut-être, des expressions trop recherchées, qui rendent quelquefois la pensée difficile à saisir, sont les seuls défauts que je pourrais reprocher à l'auteur. On y trouve un certain nombre de mots nouveaux, très-bien formés, et qu'on chercherait vainement dans les lexicques, et plusieurs autres qui n'étaient connus que par des gloses.

La première partie de sa description est consacrée à la chasse faite avec les chiens et les faucons. Si intéressants qu'ils soient, les détails dans lesquels entre là-dessus Constantin ne nous apprennent rien de bien nouveau.

Les faits se passent comme ils se passent de nos jours et comme ils se sont passés pendant tout le moyen âge, surtout en ce qui concerne la

chasse avec le faucon, genre de chasse dont on connaît beaucoup de descriptions. L'emploi des oiseaux de proie, en pareille circonstance, était usité en Occident, et même anciennement en Orient.

Dans l'ouvrage arabe intitulé *les Oiseaux et les Fleurs*, et traduit par M. Garcin de Tassy, on lit :

« Enlevé du désert par force, j'ai la vue couverte par un chaperon; mes griffes sont serrées avec des entraves; mais, dès que je suis en présence de ma proie, je m'élance dessus; je la saisis de mes serres victorieuses et je reviens vers celui qui m'a envoyé. Les rois et les potentats sont mes serviteurs, et je foule leurs poignets aux pieds. »

La seconde partie de la description donnée par Constantin a une très-grande importance. Elle concerne la chasse avec les panthères ou avec certains animaux de la race féline, tels que guépards et onces.

Le genre de chasse était inconnu aux anciens, et on en chercherait vainement la trace dans l'antiquité grecque et latine. Les écrivains cyrénétiques, tels que Xénophon, Arrien, Oppien, Némésianus et Faliscus, n'en disent pas un

seul mot. Ils nous apprennent bien que certains animaux féroces étaient facilement apprivoisés, mais les monuments et les écrits se taisent sur leur emploi à la chasse. On se rappelle sans doute cette historiette d'Élien (Histoire des animaux, XIII, 10.):

« Un chasseur avait apprivoisé une jeune panthère et l'avait habituée à vivre au milieu des hommes. Il l'aimait d'une affection vive et en avait le plus grand soin. Un jour il lui apporta un chevreau vivant. Tout en lui donnant sa nourriture, il espérait lui procurer un vif plaisir, celui de mettre un animal en morceaux et de ne point manger de viande morte. Le premier jour la panthère, ne se sentant pas en appétit, ne toucha point au chevreau. Il en fut de même le second, parce qu'elle n'était pas encore pressée par la faim. Le troisième jour, malgré ses vives souffrances, elle demandait sa nourriture suivant son habitude, mais ne voulait point toucher au chevreau, qu'elle considérait comme un ami depuis deux jours, tandis que les hommes ajoutés Élien, trahissent non-seulement leurs amis, mais même leurs

frères.»

L'usage d'approivoiser les bêtes féroces existait surtout en Orient. Parmi les animaux que les Indiens offrent à leurs souverains figurent souvent des panthères apprivoisées. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on les ait employées à la chasse. C'est surtout en Perse que nous en trouvons de nombreux exemples.

J'emprunte là-dessus à Étienne Quatremère (Histoire des Mongols, t. I, note, p. 162.) quelques détails intéressants.

Les Persans connaissent une espèce de panthère assez petite, qu'ils emploient fréquemment pour la chasse et qu'ils désignent par le nom de yowf. C'est de là que les Portugais ont formé le mot onça que nous avons adopté en le francisant (once).

C'est un animal farouche, colère, dormeur et adonné à la chasse. Il est susceptible de recevoir de l'éducation. La femelle est plus rapide à la course que le mâle, aussi c'est elle qui va le plus souvent chasser pour nourrir ses petits.

Ce genre de panthère est quelquefois désigné

ne par le mot djihals qui a passé du sanscrit dans le persan. 278

Abou Haze fournit quelques détails sur les soins que l'on prenait de cet animal, et sur la manière dont il se comportait à la chasse.

Dans le livre des Rois, dont l'auteur Firdousi vivait au onzième siècle, et dont M. Mohl nous a donné une traduction si remarquable, il est souvent question des faucons et des gupards. Dans l'article consacré à Thoulmouras, le vainqueur des Dives, on lit :

« Il observa toutes les bêtes sauvages: il choisit entre elles le chacal et le gupard; il trouva moyen de les amener du désert et des montagnes, et il mit à l'attache cette multitude d'animaux. Il fit de même, parmi les oiseaux, ceux qui sont les mieux armés, comme le geyfaut et le faucon royal au cou étincé, et il les instruisit, et les hommes s'en étonnèrent. »

Dans le même ouvrage on rencontre de fréquentes mentions de la chasse avec les bêtes féroces et les oiseaux de proie, mais on n'en trouve nulle part une description détaillée.

Parmi les nombreuses et charmantes vignettes

qui comment les manuscrits persans doivent exister des représentations de la chasse où l'onca. Il serait intéressant de les rapprocher de la description de Constantin et de quelques autres monuments dont nous parlerons plus loin.

Charadin doit être cité ici à cause de certains détails curieux qu'il nous donne (*Description de la Perse*, t. III, p. 398.):

« Pour les grandes chasses, dit-il, on se sert de bêtes féroces dressées à chasser, lions, léopards, tigres, panthères, onces. Les Persans appellent ces bêtes dressées *youtze*; elles ne font point de mal aux hommes. Un cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés, avec un boubrelet, attachés par une chaîne, et se tient sur la route des bêtes qu'on relance, et qu'on lui fait passer devant le plus près qu'on peut. Quand le cavalier en aperçoit quelque une, il avertit les yeux de l'animal, et lui tourne la tête du côté de la bête relancée. S'il l'aperçoit, il fait un cri et s'élance, et à grands sauts se jette dessus la bête et la terrasse. S'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire et s'arrête. On va le promener, et, pour

le consoler, on le caresse, et on lui conte que ce n'est pas sa faute, mais qu'on ne lui a pas osé en montrer la bête. On dit qu'il entend cette excuse et en est satisfait. J'ai vu cette sorte de chasse en Hyrcanie, l'an 1666, et on me disait que le roi avait de ces animaux élevés à la chasse, qui, étant trop grands pour être portés en croupe par un cavalier, étaient portés dans des cages de fer, sur un éléphant, sans avoir les yeux bandés; que le gardien avait toujours la main à la fenêtre de la cage, parce que, quand l'animal aperçoit une bête, il fait un cri, et il le faut lâcher à l'instant. Il y a de ces bêtes dressées qui font la chasse finalement, se traînant sur le ventre, le long des buissons et haies, tant qu'elles soient proches de la proie, et alors elles se lancent dessus. »

D'après ce qui précède, on voit que ce genre de chasse était usité en Orient avant d'être connu en Europe, où nous le voyons établi seulement vers le treizième siècle.

Dans le Regestum de l'empereur Frédéric II, publié par Carcani en 1786, on lit le passage suivant d'une lettre de ce prince :

«Mandamus... eligas tres de leopardis tunc curæ commissis meliores et melius affraytatos et tres alios non affraytatos (sic) meliores, qui tamen sciunt equitare et habiliores sint ad affraytandum.»

Des léopards qui sciunt equitare pourraient paraître au premier abord assez extraordinaires. Aussi l'habile historien de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, M. de Cherrier, s'était-il trouvé embarrassé pour expliquer cette difficulté. Il eut recours à la science de M. de Longpérier. Ce dernier indiqua un monument où elle se trouve résolue, et profita de l'occasion pour le publier avec une notice très-intéressante dans la Revue archéologique, 1844, p. 538.

Ce monument est une coupe arabe conservée au département des Antiques de la Bibliothèque impériale, et paraissant contemporain de l'empereur Frédéric.

Voici la description qu'en donne M. de Longpérier :

«La panse de la coupe est ornée de six médaillons qui contiennent chacun un cavalier

et sont séparés par six petites rosaces incrustées d'or. L'un des médaillons a été à demi emporté par une fracture. Le premier qui vient à la suite représente un personnage nimbé, à cheval, tenant de la main gauche une épée; sur la croupe du cheval est placé un lion (Il semble difficile d'admettre qu'un lion puisse être placé sur la croupe d'un cheval. Mais la confusion n'est pas possible.).

Le second médaillon contient un cavalier tirant de l'arc, le troisième un autre cavalier nimbé qui frappe avec une masse d'arme une biche placée au-dessus du cheval. Le chasseur du quatrième médaillon, la tête couverte d'une espèce de casque ou de turban, toujours avec un nimbe, tient de la main droite les rênes de son cheval; de la gauche il lance un léopard qu'il portait en croupe. Le cinquième médaillon est rempli par un personnage à cheval ayant un faucon sur son poing, muni d'un de ces gants particuliers dont les veneurs du moyen âge se servaient pour tenir les oiseaux de vol. Entre les jambes du cheval court un chien le cou entouré d'un collier.

« Au-dessous des chasseurs, deux lignes d'argent laissent entre elles un bandeau étroit divisé par six petites rosaces incrustées d'or et contenant six groupes composés chacun de deux animaux, à savoir : une antilope poursuivie par une panthère, un éléphant percé par une licorne, un loup qui se retourne vers un léopard, un bœuf bossu qui fuit devant un lion, un lièvre atteint par un lévrier, et enfin un sphinx ailé et nimbé qui suit un griffon. »

Nous laissons de côté les inscriptions arabes qu'on lit sur cette coupe, parce qu'elles n'ont rien à faire dans la question qui nous occupe ici.

Cette explication de la coupe arabe, heureusement rapprochée du passage du *Regestum* de Frédéric par M. de Longperier, fut adoptée par M. de Choiseul, qui ne manqua pas d'en profiter pour la seconde édition de son savant ouvrage. « Frédéric, dit-il, aimait beaucoup la chasse, et entretenait une vénerie nombreuse, des chiens de bonne race, des faucons de Malte et de Calabre, des animaux féroces (leopardi), dressés à poursuivre le grand gibier. C'étaient

véritablement des panthères et des onces. Il avait une léoparderie tenue par des esclaves maures. »

Le genre de chasse paraît s'être propagé en Occident.

« Une ambassade, dit la Curie de Sainte-Paule (Mém. sur l'ancienne chevalerie, tom. III, p. 289.), envoyée, sous le règne de Charles VI, par le duc de Bourgogne à Galeas Visconti, duc de Milan, avait déjà fait connaître aux Français l'espèce de magnificence que ce prince avait introduite dans ses chasses. Galeas, dit le Moine de Sainte-Denis, auteur de la vie de Charles VI, Galeas, passionné pour la chasse et voulant s'y divertir avec plus noble équipage qu'aucun autre prince, ne se contentait pas de belles meutes de chiens en divers bourgs et villages, où ils étaient tous nourris aux dépens des paysans, il voulait avoir des léopards et autres bêtes étranges, pour les exercer contre celles des champs et des forêts. » Mathieu de Couci, dans son Histoire, parle aussi de la chasse que ce duc fit faire aux environs de Milan pour amuser le duc de Clèves et autres ambassadeurs du duc.

de Bourgogne: « Ils allèrent, dit-il, aux champs... où ils trouvèrent de petits chiens courants, chassant aux lièvres, et, sitôt qu'ils s'en levait un, il y avait trois ou quatre léopards à cheval derrière des hommes, qui saillaient et prenoient les lièvres à la course. »

« Enfin le traducteur de Marco Polo avait aussi fait mention de cette chasse. Il en avait même donné la représentation dans les miniatures d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale. Mais on s'en était tenu là, et cette façon de chasser ne s'établit que longtemps après en France. Charles VIII et Louis XII, qui avaient peut-être assisté à un pareil divertissement pendant leur séjour en Lombardie, furent les premiers qui entreprirent d'en donner le spectacle à leur cour.

« Il est certain que Louis XII avait des léopards dans ses équipages de chasse. Ayant reçu l'évêque de Gurce, ambassadeur de Marguerite d'Autriche, en 1510, il le mena à la chasse, où il prit un lièvre avec un léopard; et le lendemain, l'ayant encore conduit dans son parc, il fit prendre devant lui deux chev-

reuil par un léopard. Les lettres de Jean Crulier, qui avait accompagné l'ambassadeur de Marguerite, nous apprennent ces particularités.»

En voyant les auteurs persans parler si souvent de la chasse avec la panthère, je m'étais demandé à quelle époque on pourrait bien en faire remonter l'usage, et s'il n'était pas possible d'en trouver quelques traces sur les bas-reliefs assyriens. J'ai consulté à ce propos M. de Longpérier, auquel j'ai communiqué la description donnée par l'auteur syrien. Voici la note qu'il a bien voulu m'adresser :

« Depuis la publication, dans la Revue archéologique, de la coupe portant le nom de Maxlek-el-Aschraf, j'ai eu l'occasion de voir d'autres ustensiles de nature analogue sur lesquels sont représentées des onces ou des panthères employées par des chasseurs. Quelques-uns de ces animaux sont portés en croupe sur des chevaux. Cette représentation n'est plus rare et rentre dans les sujets orientaux acceptés. Je puis vous indiquer cependant une coupe qui doit être rappelée à cause de sa célébrité; c'est

celle qui est au Louvre, où elle est connue sous le nom de cuve baptismale de saint Louis, dénomination que je crois fautive (voy. Bullét. de l'Acad. des Inscript., 1866, séance du 31 août, p. 291, et spécialement la mention p. 293). J'ai donné de ce beau vase une gravure en deux planches dans le grand ouvrage in-f° publié par M. Edouard Lierne intitulé: les Collections de livres d'Œuvres d'art, 1866, pl. 47 et 48.

« Mais, si nous avions des figures de Bêtes féroces portées sur des chevaux de chasse, nous n'aurions pas d'explications, de traits sur la manière de s'en servir. Et c'est en quoi le texte que vous avez eu le bonheur et le talent de découvrir sera infiniment précieux. Il est tellement précis et riche en descriptions, qu'en le lisant on se croit transporté parmi les reneurs orientaux du moyen âge.

« Comme nous voyons que les Byzantins employaient des animaux qui n'étaient pas originaires de leur pays, il y a tout lieu de croire que l'usage en était venu de contrées plus orientales et spécialement

de la Mésopotamie. J'ai ajouté que, depuis 1844, l'esprit tenu en éveil par la coupe de Malek-el-Aschraf et le latin de l'empereur Frédéric, j'ai pu constater que les bêtes féroces portées sur des chevaux ne se rencontrant pas sur les monuments antiques soit de l'Assyrie, soit de la Perse. Rien de semblable sur les pierres gravées sassanides. Il semble que ce soit du douzième au troisième siècle que les Turcomans ou les Arabes de la Mésopotamie et de l'Asie-Mineure se soient accoutumés à employer pour leurs chasses les oiseaux de proie et les quadrupèdes de la race féline. Il y a là une idée connexe sur laquelle nos savants confrères les orientalistes pourraient vous fournir quelques lumières.»

J'arrive maintenant à la description donnée par Constantin Panthechnis. Dans un préambule de quelques lignes il explique comment, étant accablé d'affaires de tout genre, il avait eu la pensée de recourir à l'influence d'un grand personnage de la cour, qui se trouvait alors dans le pays. Puis il entre en matière. Je suis le texte d'

aussi près que j'ai cru pouvoir le faire.

«Ce grand dignitaire, dit-il, a été pour moi l'occasion d'une jouissance indicible. Pour échapper à mes ennuis et à mes préoccupations, j'étais allé à sa recherche parmi les campagnes d'une propriété située dans les environs. Mais il s'était déjà joint à la chasse impériale organisée pour la recherche des perdrix et des bêtes sauvages, chose tout à fait nouvelle pour moi. Il scrutait les taillis et parcourait les sillons creusés par la charrue, non-seulement ceux qui venaient d'être semencés, mais même ceux où la germination commençait déjà, afin de découvrir les quadrupèdes dans leurs tanières ou les volatiles qui on y nourrissait. Sur les uns il lançait les chiennes de Laconie, sur les autres les cauals éperriers et les hérons de montagne (Plus loin l'auteur cite encore les hérons aux ongles crochus. Il n'y a pas moyen de traduire autrement le mot grec. On ne s'explique pas comment le héron figure ici parmi les oiseaux de proie employés à la chasse. Je laisse aux naturalistes le soin de trouver la solution de

cette difficulté. Il serait plus simple, je crois, d'accepter telle quelle l'assertion de l'auteur en supposant, ce qui est probable, qu'il n'était pas très-habile en histoire naturelle. Il était chargé de garnir la table de l'empereur.

« J'étais ci et là, suivant de chasse, et cherchant le personnage en question. Pendant que j'étais dans la forêt, me glissant à travers les branches et les troncs d'arbres, j'entendis des cris poussés par des jeunes gens qui animaient les limiers, et les aboiements de ceux-ci qui étaient sur la piste. On voyait les piqueurs suivant les chiens qui allaient et tournaient en remuant la queue; les fauconniers avec leurs fidèles compagnons emplumés, ceux qui approuvaient les aigles et les autres oiseaux de proie bons pour la chasse. Sur leurs poignets étaient perchés des éparviers au vol rapide, bigarrés de diverses couleurs, des faucons noirs à la vue perçante, des hérons aux ongles crochus. On aurait pu croire que plusieurs étaient couverts de givre, surtout ceux que le temps avait comme fait

blanchir. Chacun de ces oiseaux avait les pattes attachées avec des courroies dont l'extrémité était enroulée dans les doigts des fauconniers. C'est ainsi qu'on les retenait.

« Venaient ensuite des spectateurs ou des traqueurs, tout prêts à aider la chasse. Ils étaient une certaine pratique étaient placés à distance les uns des autres, pas assez rapprochés pour se livrer à des conversations inutiles, mais pas assez éloignés pour ne pouvoir se porter secours. Ils occupaient toute l'étendue de la plaine.

« Ils s'avancent lentement et pas à pas, n'ayant d'autre office que de crier et d'effrayer les bêtes fauves qui se reposent dans les herbages. A les voir de loin on les prendrait pour une rangée de jaunes arbres.

« Lorsqu'un lièvre ou un renard chassé de son gîte cherche, à la faveur de la vitesse de ses pattes, à gagner un refuge dans les vallées ou sur les roches escarpées, les rangs des traqueurs sont rompus, et l'ordre que l'on admirait tout à l'heure disparaît complètement. En effet, les chasseurs montés sur des chevaux agiles courent après le gibier. On lance les chiens et

les faucons impétueux auxquels on lâche les⁹²
 courvoies. Comme on les y a habitués, dès qu'ils
 sont dégagés de leurs liens, ils prennent leur vol,
 s'élancent légèrement dans l'espace et placent
 du haut des airs afin d'apercevoir la bête qui est
 chassée. On peut dire que celle-ci est morte aussitôt
 qu'elle est vue. En effet, le faucon fait en-
 tendre un sifflement aigu, se précipite sur l'a-
 nimal, le déchire de ses griffes et l'empêche de
 fuir. Les chiens accourent de suite en aboyant,
 et il est pris. Comment pourrait-il s'échapper,
 entouré d'ennemis qui l'attaquent à la fois par
 terre et par air?

Mais, chose merveilleuse, les chiens ne déchirent
 point le gibier avec leurs dents, ils se réunissent
 en troupe, attendent les piqueurs et, comme on les
 a, je crois, rendus dociles à le faire, ils le leur ren-
 dent la proie. Les piqueurs, alors, prennent la
 pièce de gibier, et donnent un peu, ou presque ri-
 en, des entrailles aux chiens et aux faucons qui
 ont chassé, avec l'unique désir de flatter leur
 palais par le goût du sang; puis ils les renvoi-
 ent affamés, furieux et la queue et le bec bé-
 oults. En effet, à moins que la faim ne tourme-

ente les oiseaux de proie, ~~ils~~ ne seront pas prêts à voler, et seront mal disposés pour la chasse.

« Cependant les jaunes chasseurs avaient attaché à leurs pieds et à leurs jambes les lièvres moitié morts, et suspendu à leurs carreaux ces animaux égarés et palpitants. Voilà que des hussos voisins s'envolent avec un grand bruit des compagnies entières de perchoix. Les chasseurs abaissent les oreilles, fixent leurs regards sur ces dernières, qui hâtent leur vol, et ils remarquent où elles se posent. Ils galopent jusqu'à cet endroit et s'appliquent à les chasser. Elles s'envolent de nouveau. Les fauconniers lancent alors contre elles les oiseaux qu'ils avaient dans la main. Fuite des unes, poursuite des autres, c'est comme une espèce de lutte. La plupart enfin parviennent à s'échapper, mais quelques unes ont le malheur d'être prises et tombent comme des victimes. Les oiseaux carnivores enfonçant les pointes de leurs ongles dans leurs chairs, les déchirent et les tuent. Ces malheureuses crient douloureusement et remplissent l'air du bruit qui fait le battement de leurs ailes. Quant au fier et perrier, il est perché orgueilleusement sur la

perdre ~~aurait~~ menacer ceux qui tenteraient de
s'approcher en ce moment. »



AKAΔHMIA

AOHNAN

K. v. v. v. v.

Plus d'une fois déjà j'ai eu l'occasion de déplorer la
 mépris injuste qui pèse sur toute la littérature
 byzantine, et qui semble vouloir condam-
 ner à un oubli perpétuel une foule de pro-
 ductions intéressantes à plus d'un point de
 vue. Une certaine classe de savants ne voit
 en qui ne soit ancien, rien qui n'appartien-
 ne aux belles époques. Et cependant ces dé-
 daigneux éclectiques, ces gourmets du palais
 si délicat, ne peuvent nier que dans les é-
 crivains des bas temps on ne trouve souvent des ren-
 seignements qui sont de nature d'en-
 richir l'histoire, la philosophie et la langue.
 Les ouvrages même les plus futilles, en appa-
 rence, nous apprennent au moins quelle é-
 tait alors la situation des esprits et des
 lettres; connaissance qui ne manque ni d'in-
 térêt, ni même d'un certain charme. « Sans
 doute, dit Boissonade dans une de ses pré-
 faces, sans doute je ne suis pas de ceux qui
 comme Villemain, trouvent pleins de plaisir
 dans la lecture de Cimène et de Cécilie »

Descriptio
 d'une chas
 d'une
 par un
 en un byzan-
 tin.
 du xii siècle
 publiée
 par M. E.
 Miller
 in Annuaire
 de l'association
 pour l'encou-
 rageant
 des et. grecs
 1871. n. 28

que dans celle de Thucydide. J'admire et j'admire les bons auteurs, et je ne méprise point les plus viciés, mais je ne méprise point les plus viciés, parce qu'ils ont un mauvais goût d'expressions, violent les règles de la syntaxe ou font un empilement d'images et de figures qui ne se lient point. Ils contiennent des choses utiles à connaître, j'en ai regretté cette science d'un enseignement, si peu abstrait qu'il soit. Le philosophe, le poète, le critique, il faut en avoir un peu de goût et de critique. Il en est capoté par les auteurs, mais qui se vengent par la pureté du style et par une certaine simplicité. En l'absence de ces qualités, on ne peut joindre le superlatif à l'imposition d'un tel intérêt du récit, est hautement dédommagé de la peine qu'on a prise. Je cite un exemple l'abusant dont j'envisage l'histoire de l'écriture.

Il est vrai d'un ouvrage qui se trouve dans la Bibliothèque de l'Escurial. C'est un gros volume in-folio, de 536 feuillets, et d'environ de 1049 pages. L'écriture, qui date du treizième siècle,

est resoitée, très-fine et remplie d'abréviations.
 Incomplet au commencement et à la fin, il conti-
 ent un nombre infini d'opuscules inédits, pres-
 que tous inconnus et appartenant à des écrivai-
 ns du douzième siècle. J'en ai donné la notice de
 taille dans mon Catalogue des manuscrits grecs
 de l'Escurial, p. 200 et suiv. Ce sont des dis-
 courses adressés aux empereurs d'Orient et d'il-
 lustres personnages, des oraisons funèbres, des
 loges, des épitres didactiques, des sermons, des
 ascétiques, etc. Indépendamment de ces autres
 connus, tels que ceux d'Étienne le Sinaïte,
 Basilius, Grégoire d'Asie, Michel Choni-
 ale le frère de Nicétas, Jean Sinaïte, etc., on en
 trouve une foule d'autres qui paraissent ici pour
 la première fois, dont la Bibliothèque presque
 de Fabricius ne fait pas même mention. Je cito-
 rai Jean François, Constantin Panoschès,
 le chetour Michel de Thessalonique, Léon Pallani-
 tes, Constantin Psaltopoule, Jean Costamonite,
 Manuel Sarantenus, Sargis Colbas, etc. Les au-
 tres connus que je nommais plus haut floris-
 saient tous au douzième siècle. D'un autre cō-
 té, les empereurs, auxquels la plupart de ces dis-

cours

En voici le titre:

«Description d'une chasse aux perdrix d'aux de
l'ère par Constantin Pontobné, métropolitain de
Philippopolis.»

On connaît deux villes du nom de Philippopolis,
l'une en Asie & l'autre en Thrace. C'est de cel-
le dernière qu'il est question ici, puisqu'il s'agit
d'une chasse impériale, comme nous le verrons
plus loin, c'est à dire d'une chasse dont les pro-
duits devaient aller à la table de l'empereur.

Bien que les auteurs ne mentionnent point
le nom propre de la perdrix, je puis en citer un au-
tre exemple. Et d'abord faisons remarquer que
est un nom très ancien. Estrabon a employé
le mot lui-même arbyris, lequel nous tous les
arts, mot qui peut être rapproché des composés
de même genre acalyris, agalyris, pascalyris,
agalyris, xacalyris, qacalyris. Je cite
ici en passant arbyris, mot inconnu aux he-
breux qui ne donnent que la forme aralyris.

Voilà maintenant l'autre exemple de l'em-
ploi de Tarsyris comme nom propre. Ce nouvel
exemple a de l'importance sur la question qui

Chronicote un Italien couvrant le siège de Philippopolis. Le successeur immédiat de Théodore du moins dans l'Église chrétienne de Le Quien, est Basile II, sur lequel nous avons un témoignage historique se rapportant à l'année 1166. C'est donc entre les deux années 1147 et 1166 qu'il faut introduire Constantin Pannecthés parmi les évêques de Philippopolis; avant ou après Théodore, c'est ce qui est difficile de décider, si nous ne trouvons plus de preuves. Il va sans dire que j'ai argumenté ici avec l'hypothèse que l'évêque chrétien de Le Quien soit aussi complet que possible en ce qui concerne la suite des évêques de Philippopolis, ce que je n'ai eue ni le temps ni les moyens de vérifier; les nombreuses publications qui ont été faites depuis ce travail devront nécessairement enrichir et compléter son ouvrage, et il serait bien à désirer qu'on en donnât une nouvelle édition mise au niveau de la science. Dans tous les cas, je dois être bien près de la vérité, car, de 1147 à 1166, nous connaissons maintenant quatre évêques de Philippopolis: Italicus, Constantin, Théodore et Basile II, ce qui me paraît une liste suffisante

pour un espace de vingt ans.

La description donnée par Constantin *l'ite* chris présente des qualités d'un ouvrage pour une production de l'époque: un récit plein de faits et de détails curieux; pas de digressions inutiles, pas de comparaisons forcées ou fatigantes par leur accumulation risquée, pas d'exclamations emphatiques dissimulant le vice des idées. Un style trop élégant peut-être, des expressions trop recherchées, qui reculent quelquefois la pensée difficile à saisir, sont les seuls défauts que je pourrais reprocher à *l'ite chris*. On y trouve un certain nombre de mots nouveaux, très-bien formés, et qu'on chercherait vainement dans les lexiques, et plusieurs autres qui n'étaient connus que par des gloses.

La première partie de la description est consacrée à la chasse faite avec les chiens et les faucons. Si intéressants qu'ils soient, les détails dans lesquels entre là-dessus Constantin ne nous apprennent rien de bien nouveau.

Les faits se passent comme ils se passent de nos jours et comme ils se sont passés pendant tout le moyen âge, surtout en ce qui concerne la

chasse avec le faucon, nous ne sçavons point en con-
naît le nombre de descriptions. L'emploi des oiseaux
de proie, en pareille circonstance, était usité
en Occident, et très anciennement en Orient.

Dans l'ouvrage arabe intitulé les Oiseaux et
les Faucons, et traduit par M. Garcin de Tassy, on
lit :

« L'ombre du désert par force, j'ai vu ravir
te par un chaperon; mes griffes ont serrées avec
des ongles; mais, dès que je suis en présence de
ma proie, je m'élève dessus; je la saisis de mes
serres victorieuses et je m'en vais vers celui qui m'a
envoyé. Les rois et les princes sont mes ser-
viteurs, et je foule à mes poignets aux pieds. »

La seconde partie de la description donnée
par Constatin a une très-grande importance.
Elle concerne l'achasse avec les panthères ou avec
certains animaux de la race féline, tels que
guépards et onces.

Le genre de chasse était inconnu aux an-
ciens, et on en chercherait vainement la trace dans
l'antiquité grecque et latine. Les écrivains cy-
négetiques, tels que Xénophon, Arrien, Oppien,
Némésianus et Faliscus, n'en disent pas un

seul mot. Ils nous apprennent bien que certains animaux féroces étaient facilement apprivoisés, mais les monuments et les écrits se taisent sur leur emploi à la chasse. On se rappelle sans doute cette historiette d'Élien (Histoire des animaux, XIII, 10.):

« Un chasseur avait apprivoisé une jeune panthère et l'avait habituée à vivre au milieu des hommes. Il l'aimait d'une affection vive et en avait le plus grand soin. Un jour il lui apporta un chevreau vivant. En lui donnant sa nourriture, il espérait lui procurer un vif plaisir, celui de mâcher un animal en morceaux et de ne point manger de viandes mortes. Le premier jour la panthère, ne se sentant pas en appétit, ne toucha point au chevreau. Il en fut de même le second, parce qu'elle n'était pas encore piquée par la faim. Le troisième jour, malgré ses vives souffrances, elle demandait sa nourriture suivant son habitude, mais ne voulait point toucher au chevreau, qu'elle considérait comme un ami depuis deux jours, tandis que les hommes ajoute Élien, trahissent non-seulement leurs amis, mais même leurs

frères.»

L'usage d'appivoiser les bêtes féroces existait surtout en Orient. Parmi les animaux que les Indiens offrent à leurs souverains figurent souvent des panthères apprivoisées. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on les ait employées à la chasse. C'est surtout en Perse que nous en trouvons de nombreux exemples.

J'emprunte là-dessus à Étienne Quatremère (Histoire des Mongols t. I, note p. 169.) quelques détails intéressants.

Les Persans connaissent une espèce de panthère assez petite, qu'ils emploient fréquemment pour la chasse et qu'ils désignent par le nom de *gorg*. C'est de là que les Portugais ont formé le mot *onça* que nous avons adopté en le francisant (*once*).

C'est un animal farouche, colère, dormeur et adonné à la chasse. Il est susceptible de recevoir de l'éducation. La femelle est plus rapide à la course que le mâle, aussi c'est elle qui va le plus souvent chasser pour nourrir ses petits.

Ce genre de panthère est quelquefois désig-

né par le mot djihals qui a passé du sanscrit dans le persan.

Abou Elhasa fournit quelques détails sur les soins que l'on prenait de cet animal, et sur la manière dont il se comportait à la chasse.

Dans le livre des Rois, dont l'auteur Firdousi vivait au onzième siècle, et dont M. Mohl nous a donné une traduction si remarquable, il est souvent question des faucons et des guppards. Dans l'article consacré à Tadmor, le vainqueur des Dins, on lit :

« Il observa toutes les bêtes sauvages : il choisit entre elles le chacal et le guppard ; il trouva moyen de les amener du désert et des montagnes, et il mit à l'attaque cette multitude d'animaux. Il prit de même, parmi les oiseaux, ceux qui sont les mieux armés, comme le gypsaure et le faucon royal au cou blanc, et il les instruisit, et les hommes s'en étonnaient. »

Dans le même ouvrage on rencontre de fréquentes mentions de la chasse avec les bêtes féroces et les oiseaux de proie, mais on n'en trouve nulle part une description détaillée.

Parmi les nombreuses et charmantes vignettes

qui ornent les manuscrits persans doivent contenir des représentations de la chasse où l'onca. Il serait intéressant de les rapprocher de la description de Constantin et de quelques autres monuments dont nous parlerons plus loin.

Charadin doit être cité ici à cause de certains détails curieux qu'il nous donne (Description de la Perse, t. III, p. 398.):

« Pour les grandes chasses, dit-il, on se sert de bêtes féroces dressées à chasser, lions, léopards, tigris, panthères, etc. Les Persans appellent ces bêtes dressées *gour*; elles ne font point de mal aux hommes. Un cavalier en porte une en croupe, les yeux bandés, avec un burnus, attachée par une chaîne, et se tient sur la route des bêtes qu'on relance, et qui en lui fait passer devant le plus près qu'on peut. Quand le cavalier en aperçoit quelqu'une, il incline les yeux de l'animal, et lui tourne la tête du côté de la bête relancée. S'il l'aperçoit, il fait un cri et s'élance, et à grands sauts se jette dessus la bête et la terrasse. S'il la manque après quelques sauts, il se rebute d'ordinaire et s'arrête. On va le promener, et, pour

*Mandamus... aliquos tres de leopardis tue curie
commisiss meliores et melius affructatos et tres
alios non affructatos (sic) meliores, qui tamen
sciunt equitare et habiliores sint ad affray-
tandum...*

Des léopards qui sciunt equitare pourraient
paraître au premier abord assez extraordi-
naires. Aussi l'humble historien de la lutte des
papes et des empereurs de la maison de Souabe,
M. de Steiner, s'est vu obligé de s'embarrasser pour
expliquer cette difficulté. Il a fait recours à la sei-
gnie de M. de Longueville pour en faire un
monument ou une œuvre d'art. Il profite
de l'occasion pour le publier avec une notice
très-intéressante dans la Revue archéologi-
que, 1844, 538.

Ce monument est une coupe en ivoire conser-
vée au département des Antiques de la Biblio-
thèque impériale, et paraît être contemporaine
de l'empereur Frédéric.

Voici la description qu'en donne M. de Long-
périer :

« La parse de la coupe est ornée de six mé-
dailles qui contiennent chacune un caractère

et sont séparés par six petites rosaces incrustées d'or. L'un des médaillons a été à demi emporté par une fracture. Le premier qui vient à la suite représente un personnage à cheval, tenant de la main gauche une balle; sur la croupe du cheval est placé un lion (Il semble difficile d'admettre qu'un lion puisse être placé sur la croupe d'un cheval. Mais la confusion n'est pas possible.).

Le second médaillon contient un cavalier tirant de l'arc, le troisième un cavalier à cheval qui frappe avec une lance, le quatrième un chasseur du quatorzième médaillon, la tête couverte d'une espèce de casque ou de turban, toujours avec un nimbe, tient de la main droite les rênes de son cheval; de la gauche il tient un lion par le nez et le tient en croupe. Le cinquième médaillon est rempli par un personnage à cheval ayant un faucon sur son poing, muni d'un de ces gants particuliers dont les vengeurs du moyen âge se servaient pour tenir les oiseaux de vol. Entre les jambes du cheval court un chien le cou entouré d'un collier.

Après avoir des chèvres, deux vaches, et un
 bœuf, entre elles un bœuf, et il a été en
 six petites sacs, enroulés d'un fil de lin, et
 posés, un par un, de deux minutes, à se
 voir: une antilope poursuivie par une panthère,
 un éléphant, une vache, un bœuf, un cheval, un
 cerf, un porc, un daim, un chat, un chien, un
 furet, un serpent, un léopard, un ours, un
 lion, et enfin un renard. Il y avait aussi
 une petite griffon.

Nous sommes allés à la messe, et les inscriptions
 qu'on lit sur cette tombe, sont les suivantes:
 Ici repose le corps de M. de la Roche, qui a été
 un grand homme de bien.

Cette inscription est de la main d'un
 homme, et est écrite de passage, en lettres
 l'écriture de M. de Longueville, fils aîné de
 M. de la Roche, qui se marie à Paris, et a été
 écrit par le second enfant de son mariage, au-
 cun. «Tandis, dit-il, j'ai vu de cent
 chiens, et j'ai vu une vache, un cerf, un
 daim, un porc, un chat, un chien, un
 furet, un serpent, un léopard, un ours, un
 lion, et enfin un renard. Il y avait aussi
 une petite griffon.

visant à la destruction des peintures et des livres.
 L'empereur avait ordonné que tous les livres
 et manuscrits de la bibliothèque de la ville
 de Constantinople fussent brûlés, et que les
 peintures des églises fussent effacées.

« Les ambassadeurs de la ville de Sainte-É-
 lize, M. de la Roche et M. de la Roche, III p.
 284, envoyés sous le règne de Louis XI, au
 duc de Bourgogne, à Charles V, duc de
 Milan, ont été faits prisonniers et traités
 avec une injustice et une cruauté qui n'ont
 été dans ses Annales. M. de la Roche
 de Sainte-Élize, auteur de la Vie de Louis VII,
 Galois, passionné pour la cause française,
 a écrit une dissertation sur la mort de Louis
 XI, prince, ne s'occupant pas de l'histoire
 de chiens en France, bourgs et villages, on les
 voit alors nourris aux dépens des paysans,
 il voulait voir les chiens et autres bestes et
 sangliers, avec les arçons, les harnais, les char-
 pes et les festons de la ville de Coucy, dans son
 Histoire, par le duc de la Roche qui ce jour
 fut prisonnier à Milan pour avoir
 écrit quelques lettres aux ambassadeurs de la ville.



de Bourgogne: « Ils allèrent, vit-i', aux champs... ou ils bourent de petits chiens courants, chassant aux lièvres, &, sitôt qu'ils s'en levait un, il y avoit trois ou quatre hommes à cheval derrière des hommes, qui sailloient et pressoient les lièvres à la course. »

« Enfin le traducteur de Marco Polo n'aurait pas fait mention de cette chasse. On n'ait même donné la représentation dans les miniatures d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale. Mais on s'en voit une dans la collection de chasses de Louis XII, que longtemps après en France. Charles V et Louis XII, qui avaient peut-être assisté à un pareil divertissement pendant leur séjour en Lombardie, furent les premiers qui entreprirent d'en donner le spectacle à leur cour. »

« Il est certain que Louis XII avait des léopards dans ses équipages de chasse. Ayant reçu l'évêque de Grèce, ambassadeur de Marguerite d'Autriche, en 1510, il le mena à la chasse, où il prit un lièvre avec un léopard; et le lendemain, l'ayant encore conduit dans son parc, il fit promener devant lui deux chev-

reils par un décret. Les lettres de recommandation
pourrait accompagner d'ambassadeurs de Mur-
secrite, nous apprennent ces particularités.

En voyant les auteurs persans parler si sou-
vent de la chasse avec la panthère, je m'étais
demandé à quelle époque on pouvait bien
en faire remonter l'usage, et s'il n'était pas
possible d'en trouver quelques traces sur les
sculptures assyriens. J'ai consulté à propos
M. de Longpérier, auquel j'ai communiqué
la description donnée d'une statue assyri-
enne. Voici la note qu'il m'a bien voulu m'ad-
resser :

« Depuis la publication, dans la Revue ar-
chéologique, de la statue portant le nom de Ma-
lek-el-Aschra, j'ai eu l'occasion de voir de
très nombreux ustensiles de nature analogue sur lesquels
sont représentés des ours ou des panthères en-
serrés par des chasseurs. Quelques-uns de ces
animaux sont vus en croupe sur des chevaux.
Cette représentation n'est plus rare et rentre
dans les sujets orientaux acceptés. Je puis
vous indiquer cependant une coupe qui doit
être appelée à cause de sa célébrité; c'est

celle qui est au drapeau, où elle est connue sous le
 nom de vase byzantin de saint Louis, dési-
 gnation que je crois fautive (v. Bull. de l'
 Acad. des Inscrip., 1866, séance du 31 août, p. 29,
 et spécialement la mention p. 293). J'ai ven-
 u de ce beau vase une gravure en deux plan-
 ches dans le grand ouvrage in-f° de M. de
 M. Eschsché, livre intitulé: *Collection de
 livres et d'écrits de M. de M. Eschsché*, 1866, t. 47 et 48.
 Mais, si nous prenons les figures de St-
 les figures portées sur des chevaux et chaises,
 nous y avons pu reconnaître, de traits
 sur la manière de servir. Et c'est en-
 core la seule que nous voyons le drapeau et
 le talent d'écuyer sera infiniment pré-
 cieux. Il est tellement précis et si bien
 descriptif, qu'on le dit en se croisant
 porte aussi les vêtements orientaux du
 moyen âge.
 Comme nous voyons que les Byzantins
 employaient des animaux qui n'étaient
 pas originaires de leur pays, il y a tout
 lieu de croire que l'usage en était venu
 de ces sels orientaux et spécialement

- aussi près que j'ai eu pu le faire.

«Ce grand dignitaire, dit-il, a dû pour moi l'occasion d'une jouissance indicible. Pour échapper à mes ennemis et à mes préoccupations, j'étais allé à sa recherche parmi les campagnes et une propriété située dans les environs. Mais il s'était déjà joint à la chasse impériale organisée pour la recherche des perdrix et des bêtes sauvages, chose dont à fait nouvelle pour moi. Il scrutait les taillis et parcourait les sillons creusés par la charrue, non seulement ceux qui avaient été ensemencés, mais même ceux où la germination commençait à peine, afin de découvrir les quadrupèdes dans leurs terriers ou les volatiles qui en y nichaient. Et les uns il lançait les chiens de Lucanie, sur les autres les grands éperviers et les héraons de montana (Plus loin l'auteur cite encore les héraons à os crochus. Il n'y a pas moyen de traduire autrement le mot grec. On ne s'explique pas comment le héraon figure ici parmi les oiseaux de proie employés à la chasse. Je laisse aux naturalistes le soin de trouver la solution de

cette difficulté. Il serait plus simple, je crois, d'accepter telle que le l'occasion de l'auteur en supposant, ce qui est probable, qu'il n'était pas très-habile en histoire naturelle. Il était chargé de garnir la table de l'impression.

« J'étais ci et là, suivant de près, et cherchant le personnage en question. Tandant que j'étais dans la forêt, ne plissant à travers les branches et les bords d'arbres, j'en tenais des très-petits, parais pas à ces gens qui animaient les rivières, et les ruisseaux de ceux-ci qui étaient sur la rive. On voyait les piqueurs suivant les chiens qui allaient et tournoient en cercles la queue; les fauconniers avec leurs compagnons emplumés, ceux qui apprivoisent les aigles et les autres oiseaux de proie bons pour la chasse. Les deux poignets étaient perchés des éperviers au vol rapide, signés de diverses couleurs, des faucons noirs à la vue perçante, des hiboux aux yeux crochus. On aurait pu croire que plusieurs étaient couverts de givre, surtout ceux que le temps avait comme fait

[illegible]

*perdre s'agit venant ceux qui tentaient de .
s'approcher en ce moment.*



AKAΔHMIA

ΑΘΗΝΑΝ